

Le jeu – complexe de l'être parti¹

Qu'on dise reste oublié...

Nous connaissons tous le jeu que Freud nomme jeu de l'être parti (*Fortsein*), c'est le jeu de la bobine que les lacaniens appellent le *fort-da*.

Le propos qui suit vient à la croisée d'une lecture de l'« Au-delà du principe de plaisir » ayant suscité une vive surprise et du travail du Collège de la passe, réflexions et échanges concernant le désêtre de l'analyste et la nécessité ou non pour l'analyste sur le point de désigner un passeur, de formuler une intention afin d'en évider le choix et passer à l'acte d'un dire.

L'étonnement devant la conclusion de Freud qui donne à ce jeu la signification d'une élaboration infantile de l'absence maternelle et qui va à l'encontre même de sa description, de ses propres termes et néglige ses élaborations précédentes, me porte à y reconnaître un démenti de l'acte que représente ce jeu.

Cette méconnaissance sera maintenue dans la lecture et l'élaboration du *fort-da* par ses successeurs, particulièrement Lacan. L'hypothèse qu'il s'agit d'une symbolisation de l'absence maternelle ne sera levée par ce dernier qu'en 1964 ; il modifie alors sa lecture du *fort-da* et corrélativement soulève la question d'un démenti, méconnaissance du réel, à l'œuvre dans la psychanalyse et propose la passe afin de l'éclairer.

Freud et le jeu de l'être parti (*Fortsein*)

Chacun se rappelle que dans le jeu de la bobine, l'enfant la jette, elle disparaît, puis souvent mais pas toujours, au moyen du fil qui le relie à elle, il la fait réapparaître.

A-t-on suffisamment remarqué qu'il jette cet objet dans son propre lit ?

L'enfant avait une bobine en bois autour de laquelle était enroulée une ficelle. Il ne lui venait jamais à l'idée, par exemple, de la traîner derrière lui pour jouer avec elle à la voiture ; mais il jetait avec une grande adresse la bobine tenue par la ficelle par-dessus le bord de son petit lit à rideaux, si bien qu'elle y disparaissait, il disait alors son *o-o-o-o* plein de signification, ensuite par la ficelle, il re-tirait la bobine hors du lit, tout en saluant maintenant son apparition d'un joyeux « *da*² ».

L'essentiel du jeu est dans l'action de *faire disparaître*, et Freud en trouve confirmation, dans l'exclamation du même enfant qui, lors d'un retour de la mère, la salue d'un : « *Bébi o-o-o-o* », communication qui resta d'abord

¹ Exposé lors de la réunion publique du Collège de la passe, le 8 mai 2010, à Bruxelles.

² S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *OC XV*, Paris, Puf, 1996, p. 285.

incompréhensible. Mais il se révéla bientôt que l'enfant, pendant ce long temps où il était seul, avait trouvé un moyen de *se faire* disparaître lui-même. Il avait découvert son image dans le miroir sur pied atteignant presque le sol et s'était alors accroupi de sorte que son image dans le miroir était « *fort*³ ».

N'est-ce pas surprenant alors que Freud interprète le jeu comme représentant activement le départ de la mère que l'enfant subirait passivement ? N'est-il pas un peu incongru de représenter l'absence de la mère par le jet d'un objet dans le lit de l'enfant lui-même ? Et n'est-ce pas tout aussi surprenant que Freud qui vient d'écrire qu'il s'agit, dans ce jeu, de *se faire* disparaître, trouve confirmation de cette interprétation dans l'exclamation : bébé parti ! A-t-il oublié ses précédentes analyses du jeu d'enfant qui lui auraient permis de trouver des arguments pour soutenir que la bobine représentait l'enfant, une part de l'enfant absente à la mère et à lui-même ?

Enfin on peut également s'étonner que la tradition appelle cette observation jeu de la bobine ou du *fort-da*, alors que Freud a nommé cette activité, il dit : jouer à *Fortsein*, jouer à *être parti*. Serait-ce en raison de l'embarras que constituait cet être parti ? Nous aurons à y revenir.

Faisons pour notre part le détour par ces textes précédant l'« Au-delà du principe de plaisir ».

En 1908, dans sa conférence *Le poète et l'activité de fantaisie*, Freud considère le jeu de l'enfant comme l'équivalent d'un fantasme, qui en diffère cependant parce que d'une part, l'enfant « étaye volontiers les objets et les circonstances qu'il a imaginées sur des choses palpables et visibles du monde réel⁴ » et d'autre part, parce que la différence de comportement entre celui qui joue et celui qui fantasme, entre l'enfant et l'adulte, réside dans l'absence de honte chez le premier, absence que l'on retrouve chez l'artiste. Le jeu de l'enfant réalise un vœu dont il n'a pas à se cacher, précisément parce qu'il s'agit d'un vœu conforme à l'attente des adultes (et des parents) à savoir « le vœu qui aide à éduquer l'enfant : le souhait d'être grand et adulte⁵ ».

Faire ce que font les adultes sans avoir à se cacher (partir, par exemple en laissant les enfants) voilà donc un motif essentiel du jeu de l'enfant.

Dans « Un souvenir d'enfance de *Poésie et vérité* », Freud aborde la question du jet des objets par les enfants, à partir d'un souvenir rapporté par Goethe. Il lui attribue une valeur universelle après avoir recueilli ce même souvenir auprès de plusieurs de ses patients. Goethe se souvient avoir joué à jeter de la vaisselle par la fenêtre à la grande joie d'abord des adultes qui déchantent lorsque, après la vaisselle de la dînette, c'est la belle porcelaine qui prend le même chemin.

³ *Ibidem*, note 1, p. 285 (c'est moi qui souligne).

⁴ S. Freud, « Le poète et l'activité de fantaisie », *OC VIII*, Paris, Puf, 2007, p. 162.

⁵ *Ibidem*, p. 163.

« Nous pourrions donc nous former l'opinion que jeter la vaisselle dehors est une action symbolique ou, pour le dire plus exactement, une action *magique*, par laquelle l'enfant [...] exprime avec force son souhait d'éliminer l'intrus perturbateur⁶ » propose-t-il. Le lieu dans lequel est jetée cette vaisselle est essentiel⁷ (pourquoi l'oublie-t-il en 1920 ?), sans quoi « qu'il les expédie dehors par la fenêtre dans la rue resterait sans explication. Ce "dehors" semble être pourtant une part essentielle de l'action magique et provenir du sens caché de celle-ci. Le nouvel enfant doit être envoyé au loin si possible par la fenêtre, parce que c'est par-là qu'il est venu⁸. »

Il s'agirait dans tous les cas du souhait d'élimination violente d'un intrus, d'une exécution. Freud écrit que l'enfant est *fortgeschafft*, éliminé, emmené, on le fait disparaître. Mais c'est aussi l'expression d'une rancœur à satisfaire à l'endroit des parents et il rajoute, et cela nous intéresse particulièrement, que l'objet jeté symbolise la mère en tant « qu'elle abrite l'enfant dans son ventre⁹ ».

Attardons-nous sur le verbe *hinausbefördern* utilisé par Freud pour qualifier le jet vers le dehors. On l'utilise pour dire que l'on chasse des animaux hors d'un lieu ou encore lorsqu'il s'agit de faire sortir par un coup de pied aux fesses... Il s'agit d'une expulsion sans égards. Mais *befördern*, la racine du verbe, est usité aussi pour parler du transport ou l'expédition de quelque chose ; il s'agit de déplacer un objet d'un lieu dans un autre. Enfin, c'est avec ce terme, et il semble s'appliquer ici, qu'on expédie quelqu'un dans l'autre monde, modalité particulière d'un retour à l'expéditeur. Tout cela nous indique que l'objet expédié, s'il est désormais absent ici, trouve cependant place ailleurs, là-bas.

Enfin *befördern* peut également signifier promouvoir, faire monter en grade. Ce verbe permettrait de dire que l'objet a été élevé à la dignité de la chose.

Alors pourquoi ne pas réintégrer ces éléments dans l'analyse du jet de la bobine ? S'il est question d'une action de reconduite à la source, retour à l'expéditeur ou du moins à l'état antérieur, ce qui est jeté (mais aussi repoussé vers l'extérieur, vers les limbes, là d'où il peut revenir comme *unheimlich*) serait-ce le plus intimement familier de l'enfant qui désormais n'a plus cours, lui-même comme lieu de jouissance narcissique, c'est-à-dire commune au nourrisson et à la mère (celui qui est hébergé au sein maternel) ? Ainsi serait jeté dans le lit, ce qui y a sa place, le nourrisson passif, objet passif d'une satisfaction. Il ne s'agit de nul véritable dehors, mais au contraire d'un lieu rendu obsolète ; ce qui est rejeté et qui rejoint son lieu, c'est la part de jouissance renoncée pour habiter désormais dans ce lieu qui caractérise les

⁶ S. Freud, « Un souvenir d'enfance de Poésie et vérité », *OC XV*, Paris, Puf, 1996, p. 70.

⁷ C'est moi qui souligne.

⁸ *Ibidem*, p. 71.

⁹ *Ibidem*, p. 74.

adultes, le monde du langage. C'est là l'indiscutable nouveauté de ce texte par rapport aux analyses précédentes du jeu, mais dont Freud ne fait rien d'autre que de le noter. Il faudra l'élaboration de Lacan pour que ce dehors de l'intime trouve son nom d'extime. Freud ne fait presque rien d'autre, presque rien de plus que d'ajouter une signification ! Par un jugement de connivence¹⁰ la mère et l'observateur, soit la mère et le grand-père, accordent une signification à la vocalise de l'enfant *o-o-o-o fort*, parti ! Et Freud seul, au vu de ce qu'il considère comme le jeu complet, disparition et retour, *fort* et *da* nomme ce jeu : « jouer à être parti ». Pour Freud l'objet de l'*être parti* serait donc la mère alors même que l'enfant montre que l'*être parti* de lui, la part de lui rejetée, cédée dans le vœu d'être grand concerne son mi-lieu d'origine, indistinct entre mère et nourrisson. Désormais cette partie est caduque.

Alors même que Freud cherche à comprendre la répétition qui pose problème à la psychanalyse, c'est le départ tout contingent de la mère qui le retient. Et à cet événement, comme à l'événement du jeu, il va substituer une signification : absence de la mère !

Arrêtons-nous en là, non sans remarquer que, d'une part Winnicott restituera une certaine importance de la bobine dans son élaboration de l'objet et de l'espace transitionnels, et que d'autre part c'est à cette signification que s'attache d'abord l'intérêt de Lacan pour ce jeu de l'absence et de la présence qui soutient sa mise en lumière de la fonction du symbolique. Cependant dans l'après-coup de sa trouvaille de l'objet *a*, il y substituera le sein, cet objet qui ne saurait être à la mère et que l'enfant laisse choir comme une partie de lui-même.

Concluons donc cette rapide lecture du jeu de l'*être parti* : il est équivalent à un fantasme, c'est-à-dire qu'il en a la structure ; l'interprétation, que Freud relativise cependant, met en relief une visée de maîtrise de l'absence maternelle et semble élaborée avec des éléments de la réalité, l'actualité des absences de la mère.

La nomination *Fortsein* entraînerait, par oubli de l'acte, une signification de sa conséquence, l'absence attribuée imaginativement à celle qui est manifestement partie, c'est-à-dire la mère.

Cette interprétation, absence de la mère, me semble correspondre à un démenti.

Les lecteurs et commentateurs suivants seront saisis par la signification et le démenti. Lacan prendra appui sur la signification. La primauté sera donnée au signifiant absence (dont le terme allemand utilisé par Freud est *Abwesen*), substitué au signifiant (re)jet et au *Fortsein*, et qui commandera l'élaboration lacanienne du *fort-da*. Par la vertu du signifiant absence, l'être disparaît, il réapparaîtra en 1961. En 1967, Lacan évoquera un démenti à l'œuvre dans la formation du psychanalyste, celui qui toujours laisse dans l'oubli l'acte derrière

¹⁰ Les OC traduisent *übereinstimmenden Urteil* par jugement concordant.

ses conséquences ; c'est peut-être le temps qu'il aura fallu pour que l'enjeu de l'*être parti*, en tant qu'acte, se révèle.

Le *fort-da* et Lacan

Essayons de parcourir rapidement les déplacements que Lacan opère dans sa lecture du *Fortsein*, l'*être parti*. Il s'agit moins de retracer de façon exhaustive la théorisation dont il est le support que d'en marquer les infléchissements.

Au cours des neuf premiers séminaires, Lacan s'y réfère explicitement dans quatorze séances, puis il en parlera encore deux fois en 1964 et deux fois en 1967.

Lacan sort d'abord cette dimension de l'*être parti* du miroir où il l'avait installé sous les espèces du rival primordial du moi naissant, il l'efface et le réduit longtemps au jeu purement signifiant du *fort-da*, avant d'y retrouver le réel en tant qu'être rejeté.

En 1954, le jeu de la bobine est au point de jonction de l'imaginaire et du symbolique et constitue l'issue masochiste du stade du miroir ; le *fort-da* est « première manifestation du langage. Dans cette opposition phonématique, l'enfant transcende, porte sur un plan symbolique, le phénomène de la présence et de l'absence. Il se rend maître de la chose, pour autant que, justement, il la détruit¹¹. »

Cette primauté donnée au symbolique se retrouve en 1958 dans *La direction de la cure*, le *fort-da* est le « point d'insémination d'un ordre symbolique qui préexiste au sujet infantile et selon lequel il va lui falloir se structurer » et la bobine n'a de valeur que « de l'objet en tant qu'insignifiant¹² », remarque par laquelle Lacan rejoint Freud qui à propos des objets jetés et brutalisés par les enfants écrivait « la variété des choses sur lesquelles « l'exécution est perpétrée » étant inconstants et non essentiels¹³ ».

Un infléchissement apparaît en 1959 et accompagne l'introduction d'un terme nouveau, celui d'être. « L'être [...] c'est proprement le réel en tant qu'il se manifeste au niveau du symbolique [...] et c'est pour autant que le réel est affirmé ou rejeté ou dénié dans le symbolique. Cet être [...] il est le moins signifiant des signifiants, à savoir la coupure¹⁴. »

Le *fort-da* est promu modèle de la structure du désir, l'objet vient au point vif du désir, en ce point de coupure où le sujet s'évanouit en tant qu'il ne peut pas se nommer, il signifie la coupure. Le jeu rapporté par Freud révèle « ce moment que nous pouvons considérer comme théoriquement premier de l'introduction du sujet dans le symbolique pour autant que c'est dans

¹¹ J.Lacan, Séminaire I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 195.

¹² J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 594.

¹³ S. Freud, « Un souvenir d'enfance... », *op. cit.* p.72.

¹⁴ J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, inédit, leçon du 3 juin 1959.

l'alternance d'un couple signifiant en rapport avec un objet¹⁵ », objet quelconque dont la propriété est qu'il tienne au sujet et puisse être jeté et ramené. On reconnaît l'objet transitionnel de Winnicott.

Ainsi le pas accompli est-il le rapport établi entre la pure symbolisation qui prévalait jusqu'à maintenant et un objet ; raccord qui se fait en un éclair, dit encore Lacan.

Dans le séminaire suivant, et avant de laisser passer trois années sans évoquer le *fort-da*, Lacan insiste sur la distinction de l'objet et du signifiant : « dans notre expérience, voire notre folklore analytique, nous avons quelque chose, une image d'un objet à prendre et à jeter¹⁶ ». Cet objet est un objet et non un signifiant, entre les deux temps de présence de cet objet, dans sa disparition se situe « une assumption spontanée par le sujet de l'identité des deux apparitions¹⁷ », c'est une fonction imaginaire, mais ce sujet, lui, surgit de l'effet du signifiant, soit *fort-fort* pour la disparition et *da-da* pour la même apparition ; c'est l'assumption du trait unaire et sa matérialité de signifiant qui efface la matérialité de l'objet qui est perdu.

La série des nominations AE, analyste de l'école, en tant qu'apparition sur fond d'absence, (entre deux nominations, rien qu'un passant) témoignerait-elle du sujet surgissant d'un même trait se répétant, la même marque trouvée par ses congénères dans le récit des aventures d'un passant rapporté par ses passeurs ? Marque d'un désir qui le fait rebut de l'humanité (cette part de rebut que l'enfant cède pour entrer dans la carrière des grands), serait-elle celle d'un sujet de la psychanalyse pour telle école ou mieux pour telles écoles (qui ne récuseraient pas les idéaux qui les constituent pour mieux en repérer les chutes ou l'être refusé pour se constituer) ? Cette marque n'est assurément pas un trait imaginaire et n'appartient pas au savoir textuel des cartellisants ; elle serait celle qu'ils identifient au « psychanalyste », support du transfert, ce point tournant qui en constitue le désir et dont ils ont connu le désêtre en même temps que leur désubjectivation, c'est-à-dire leur propre dimension de sans valeur.

Enfin je vais m'attarder davantage sur la reprise du modèle du *fort-da* dans les Séminaires XI *Les quatre concepts* et XIV *La logique du fantasme* ; ils marquent, me semble-t-il, une coupure dans l'usage du *fort-da* et apparaissent comme des élaborations conclusives. Nous allons y voir apparaître la question du démenti.

Dans la leçon du 12 février 1964, s'avançant vers ce qui oriente la psychanalyse, le noyau de réel de son expérience, un réel qui se dérobe, Lacan

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ J. Lacan, Séminaire IX, *L'identification*, leçon du 6 décembre 1961, inédit : je me réfère à la transcription faite par un cartel de l'Apep constitué de J.P. Bucher, E. Lehman, B. Roland et M. Ruellan.

¹⁷ *Ibidem.*

reprend le modèle du *fort-da* et identifie la bobine et l'objet *a*. « Freud [...] peut bien souligner que l'enfant tamponne l'effet de disparition de sa mère en s'en faisant l'agent — ce phénomène est secondaire ». L'essentiel c'est « cette bobine liée à lui-même par un fil qu'il retient — où s'exprime ce qui, de lui, se détache dans cette épreuve, l'automutilation à partir de quoi l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective ». C'est pour le moins un renversement de perspective ! « Cette bobine, ce n'est pas la mère... c'est un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en restant encore bien à lui, encore retenu » et encore quelques lignes plus loin « S'il est vrai que le signifiant est la première marque du sujet, comment ne pas reconnaître ici — du seul fait que ce jeu s'accompagne d'une des premières oppositions à paraître — que l'objet à quoi cette opposition s'applique en acte, la bobine, c'est là que nous devons désigner le sujet. À cet objet, nous donnerons ultérieurement son nom d'algèbre lacanien — le petit *a*¹⁸. »

Et quelques lignes plus loin, Lacan fait remarquer que le jeu lui-même est le représentant de la représentation, faute de quoi l'enfant, au moment d'une nouvelle absence de la mère, sombrerait dans le sommeil pour s'y retrouver.

Ne pourrait-on pas paraphraser ainsi : c'est la situation psychanalytique elle-même qui est le représentant de la psychanalyse ? Et la passe, la nomination, n'introduisent-elles pas un écart permettant précisément, qu'au moment du surgissement de cet inessentiel du sujet supposé savoir et du désêtre de l'analyste, la cure ne retourne pas au sommeil et aux rêves qui l'accompagnent ? La cure se termine plutôt avec ce pivot du désir de l'analyste, dont le point d'appui est hors la situation analytique considérée comme caractérisée par la présence du psychanalysant et du psychanalyste, point que le psychanalyste offre au départ et qui est en fin de compte rejeté.

Dans la leçon du 10 juin 1964, Lacan appelle désir de l'analyste le point pivot de la cure, c'est un désir dont il avait donné une caractéristique dans les dernières phrases du Séminaire *L'angoisse*, un désir suffisamment rentré dans l'irréductibilité de l'objet qui le cause¹⁹.

C'est là une condition pour que la psychanalyse échappe à une pratique fondée sur une croyance. Or le point ultime de toute croyance, ce qu'elle a à révéler, est strictement corrélatif du moment où son sens va s'évanouir, et se trouve frappé de démenti. Lacan illustre ce propos en rapportant d'une part, une mésaventure de Casanova rapportée par Octave Mannoni dans un article concernant précisément le démenti²⁰ et notre *fort-da* d'autre part. Bien qu'il apparaisse dans le domaine public comme « un exemple de la symbolisation

¹⁸ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 60.

¹⁹ J. Lacan, Séminaire X, *L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, cf. p. 390.

²⁰ O. Mannoni, « Je sais bien, mais quand même », *Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, 1969, cf. à ce sujet G. Hubé « Entre Verleugnung et déception, le public » *Carnets de l'École de psychanalyse Sigmund Freud*, n° 58/59, janvier-avril 2006.

primordiale [...] on n'en fait pas moins une erreur grossière, car ce n'est pas de l'opposition pure et simple du *fort* et du *da* qu'il tire la force inaugurale que son essence répétitive explique [...]. Si le petit sujet peut s'exercer à ce jeu du *fort-da*, c'est justement qu'il ne s'y exerce pas du tout, car nul sujet ne peut saisir cette articulation radicale. Il s'y exerce à l'aide d'une petite bobine, c'est-à-dire avec l'objet *a*. La fonction de l'exercice avec cet objet se réfère à une aliénation, et non pas à une quelconque et supposée maîtrise²¹. » C'est pour tenter d'écarter le louche refus de ce savoir que Lacan va proposer la passe.

Alors pourrait-on dire que le point de finitude de la cure est une traversée de ce temps constitutif du fantasme où l'objet *a* se soutient d'un objet disons mitoyen ? Le fantasme réalise une croyance, mais peut être aussi la pratique psychanalytique de la cure ; la croyance en un sujet de l'inconscient qui, dans le moment où elle est levée, quand son sens s'évanouit en un éclair, dévoile son réel : la division entre sujet et objet. Se dévoile alors la division certes entre le sujet supposé savoir dont l'analyste se trouvait plus ou moins chargé et qui perd tout support et le (*a*), mais se découvre aussi que la communauté analytique loin d'avoir quelque unité, ne rassemble que des épars désassortis et ne tient que de leur désir.

Pour m'approcher maintenant de mes conclusions, il reste à évoquer un dernier séminaire, *La logique du fantasme*.

Lorsque Lacan parle une dernière fois du *fort-da*, il discute d'un ouvrage de Bergler sur la névrose orale, et approuve une proposition de ce dernier : dans la pulsion orale ce que veut le sujet, c'est d'être refusé ! Mais se demande-t-il, quel statut donner à cet « être refusé » dont le préalable est tout de même qu'il s'offre. Or c'est bien ce que nous faisons nous-mêmes, nous faisons de la demande avec une offre. Aussi bien faut-il ne pas l'oublier en fin de cure, l'analyste s'est offert comme illusion de sujet supposé savoir et semblant d'objet, et dès ce temps son destin de désêtre est mis en jeu.

Mais surtout il distingue conjoncture, ce qui est consacré comme signification et repose sur la maîtrise de la situation, et ce qu'il en est de faire acte, c'est-à-dire d'introduire un rapport de signifiant qui répond d'une structure logique. Et précisément, ce n'est pas l'activité qui se déploie dans le jeu du *fort-da* qui en garantit le côté actif, mais c'est le rapport des signifiants qui le rend actif, c'est-à-dire ayant la structure logique de l'acte²².

Lacan reprend ainsi une même distinction faite dès la première leçon de ce Séminaire « quelque chose à nous se propose qui est la division de l'existence de fait et de l'existence logique » qui résulte de ce qu'il y a du sujet au niveau des êtres qui parlent. L'existence de fait découle d'être ou non parlé. L'existence logique, elle, suppose un maniement des signifiants et elle est la condition du

²¹ J. Lacan, Séminaire XI, *op. cit.*, p. 216.

²² J. Lacan, Séminaire XV, *La logique du fantasme*, inédit, leçon du 10 mai 1967.

sujet (il faut prendre maniquement au sens fort, il faut les manier, comme les ficelles). C'est de cette opération logique, son effet sur le corps, que résulte l'objet (a) ces « quatre pièces détachables pourtant fondamentalement reliées au corps²³ » : le sein, le scyball, le regard et la voix.

Et Lacan précise le point crucial du *fort-da* :

qu'il représente la présence ou l'absence maternelle n'est pas là l'articulation exhaustive de l'entrée en jeu du signifiant. Ce qui n'est pas là, le signifiant ne le désigne pas, il l'engendre, ce qui n'est pas là à l'origine, c'est le sujet lui-même [...] à l'origine il n'y a pas de *Dasein* sinon dans l'objet a, c'est à-dire sous une forme aliénée. » Puis, « il nous paraît conforme à l'expérience de penser ce qui se passe, à savoir qu'un sujet émerge comme quelque chose qui vient d'un lieu où il est supposé inscrit dans un autre lieu où il va s'inscrire à nouveau²⁴. »

N'est ce pas l'offre de la passe que le sujet supposé d'un désir inédit puisse s'inscrire (et ne plus être supposé) en un autre lieu ?

Dans le jeu de l'*être parti* il y a deux registres : une structure logique naissante dans une conjoncture que Freud nomme *Fortsein*.

Il y a dans le passage à l'analyste les mêmes deux registres : d'une part, le fait que des psychanalystes fonctionnent et d'autre part, l'offre faite de la vérification de l'existence logique du psychanalyste. Le passage à l'acte de l'analyste trouve son lieu — conjoncture — dans la pratique de la cure et sa raison dans la passe.

La pratique est exercice et répétition. Elle supporte ce changement de lieu dans la réalité qui se re-présente comme division du psychanalysant et du psychanalyste. Le sujet est supposé inscrit là dans l'acte. Là où il a été psychanalysant désormais est jeté un autre qui fera l'expérience de son être rejeté avec le psychanalyste. N'est ce pas conjoncture, existence de fait que ce déplacement sur une nouvelle scène de la vérité du non-rapport entre le sujet et sa cause ? Non-rapport mis en acte, la conjoncture parle ce dont il s'agit selon l'inscription au fronton de l'école : le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. Elle repose sur un démenti, la signification du psychanalyste comme toujours déjà là et soutient la croyance à la psychanalyse : je sais bien qu'il s'agit d'un acte mais quand même, psychanalyste, ça veut dire quelque chose.

Tout autre est la possibilité de la passe.

Prenant appui sur une remarque de Safouan à propos du *rêve de la belle bouchère* « la signification du désir l'emporte sur sa réalisation à un point tel que la non-réalisation d'un désir sert parfois à signifier un autre désir²⁵ », proposons que la passe soit cette offre faite au psychanalyste de signifier un désir inédit au lieu et place de la réalisation de son désir indestructible. Ce désir

²³ J. Lacan, Séminaire XV, *op. cit.*, leçon du 16 janvier 1967.

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ M. Safouan, *L'échec du principe de plaisir*, Paris, Seuil, 1977, p. 115.

inédit existe-il avant qu'il ne se signifie ? Ou encore : le sujet existe-t-il avant qu'il n'émerge d'une articulation de signifiants ?

Ne pourrait-on pas alors avancer que dans la passe peut se signifier le pur désir de l'analyste, autre que le désir de ce passant, soit d'un psychanalyste, qui serait le désir du sujet de la psychanalyse et non celui de quelque passant lequel en son incarnation ne saurait se satisfaire d'un pur désir ?

Qu'Analyste de l'École soit alors une nomination qui confronte celui qui l'endosse à ce qui n'a pas de place en lui, rejeté de lui, tout en ayant été par lui signifié sans qu'il puisse d'aucune façon le connaître, c'est-à-dire s'y reconnaître, ouvre à la possibilité de ce désir qui se situe entre ; entre le passant, un analysant passé, et la psychanalyse en tant qu'il a fait école, et entre un psychanalysant et le psychanalyste qui en assure le semblant d'un savoir, laissant à l'analysant le soin de lui attribuer un sujet en le réduisant à un objet-cause.

Ce qui se répète, c'est cet indivisible : « le désir et sa signifiante²⁶ ». C'est aussi ce que supporte l'analyste jusqu'à son point de désêtre, d'être *parti*, où se sépare le désir en acte et sa signifiante, et où demeure le qu'on *dise* de la parole.

²⁶ *Ibidem.*